

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 75 (1948)
Heft: 7

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parer de n'importe quelle main, d'où qu'elle vienne... Voilà !

Et tout à coup je vis — aussi vrai que je suis là — se dessiner sur un imaginaire écran et tracée par une visible main — quoi ?

Notre devise : UN POUR TOUS, TOUS POUR UN.

Elle m'apparut toute neuve ! Comme repeinte !

Hé ! Hé ! mais voilà du communisme, du vrai, de l'authentique et qui date de bien loin dans le temps, presque biblique, NOTRE en tous cas, respectueux de toutes les convictions, de toutes les races... de la PERSONNE humaine.

Oui certes ! Mais peut-être, après l'avoir comprise dans sa lettre cette belle devise au cours de nos trop patriotiques banquets,

ne l'avons-nous pas encore assez méritée dans son ESPRIT... dans nos esprits...

Songez-y ! Il est temps ! Cet ESPRIT-LA il faut qu'il règne contre les spéculateurs, les bras pendants, les profiteurs, tous les gens de marchés qui ne sont pas de la bonne couleur.

Alors seulement on sera des Vaudois vraiment Suisses. Alors seulement il y aura de l'allégresse au cœur du citoyen-soldat-contribuable.

Et cet avènement sera fêté aussi dans une atmosphère de Carnaval, mais qui, celui-là, ne sera pas de commande, mais spontané, jeune dans un monde nouveau...

Sacré Henri du Crêt d'En-Haut, va... ce qu'il me fait dire, tout de même !

Le fils à Ugène : R. Ms.

Lettre au Syndic

Sidi-Bel-Abbès, le 25 février 1948.

Cher papa,

Si on avait demandé, il y a quelques mois, à Buffet, quelle était la ville la plus importante de l'Algérie, il aurait certainement répondu (avec cette finesse de déduction que l'on trouve chez quelques rares élus de la primaire supérieure) que c'était Alger. Mais si quelqu'un s'avisait de lui poser aujourd'hui la même question, il se verrait gratifié d'une toute autre réponse.

« Mon z'ami, rétorquerait-il (il a contracté cette fâcheuse habitude de mon z'ami à tout le monde, homme, femme ou chien, avec un marchand de tapis qui le complimenta de sa barbe et lui offrit de la lui passer au henné naturel pour la rendre plus flamboyante), la ville pignon, la clé de voûte, la cité historique de l'Algérie, c'est Sidi-Bel-Abbès, tout bonnement. »

Et à qui se permettrait, ne serait-ce qu'un petit regard interrogateur, il déco-

cherait (drapé dans le burnous échangé contre sa bandoura avec un mendiant réputé pour son abondance de poux, la main serrée sur son bâton de pèlerin, comme certain soir mémorale sur la rampe de l'escalier, et le regard fixé sur la Mecque) cette réplique sans appel :

— C'est la cité des Légionnaires.

On s'en est certes bien rendu compte en arrivant, il y a quelques jours. On y trouve la plus étonnante collection de barbres que j'aie jamais vue : à la grecque, brune et bien bouclée, de bon ton pour un enterrement ; à la Nicolas de Flue, aux teintes douces et aux poils conciliants ; à la Morax, imperceptible et blanche tel un discours électoral, ou à la Ansermet, bien soignée et sans mystère comme un chant de l'Abbé Bovet.

J'avais toujours un mal de chien à retrouver Buffet au milieu de cette galerie de barbous. Ça me rappelait le bal masqué des pompiers où on était bien une quinzaine déguisés en Roméo.

On ne peut pas dire que ces légionnaires soient de tant bonne fréquentation, rapport à leur penchant pour la boisson. Y a un Américain, par exemple, qui sur ses quatre mille jours de service, a fait dans les trois mille jours de cachot pour ivrognerie. Le sergent qui nous en parlait nous a affirmé qu'il avait tout de même pu effectuer 25 fois l'exercice : une fois tous les 6 mois !... pour se détendre un brin.

On nous a fait visiter les casernes, le musée, bref tout le côté historique et glorieux, comme le remarquait si justement Buffet.

Pour terminer joyeusement cette tournée d'inspection, notre sergent nous promit une petite surprise, Il nous fit traverser plusieurs petites rues, pavées de pierres rondes, larges comme des corridors.

— C'est, dit-il, le quartier réservé. En principe, seuls les légionnaires sont admis à y pénétrer.

Sur les pas de porte, accroupies au soleil, des dames grassouillettes, maquillées comme pour le théâtre, semblaient attendre, pareilles à d'impassibles sentinelles, qu'on vienne les relever.

Buffet, l'esprit toujours en éveil, me fit part de ses conclusions.

— Vois-tu, petit, cette légion étrangère est très bien organisée. Ce quartier est une espèce de succursale de la caserne, réservée aux légionnaires mariés. Ces dames se trouvent ainsi moins dépaysées, et l'après-midi elles peuvent faire un brin de causerie, en attendant que leurs maris rentrent.

Pendant que Buffet s'arrangeait avec la morale, le sergent nous avait fait pénétrer dans une salle basse aux murs délavés, recouverts de dessins géométriques.

Au centre, six rangées de bancs et, dans le fond, une estrade sur laquelle se tenaient trois dames légèrement vêtues, un flûtiste et un tambourin.

La salle était déjà presque pleine de légionnaires bruyants.

A peine avait-on pris place sur le bout du troisième banc, que le spectacle commença.

La flûte amorça un petit solo, puis une plantureuse dame se leva en se raclant la gorge pendant vingt bonnes minutes, soutenue par un tambourin.

Le sergent nous dit qu'elle chantait ; Buffet, poliment, répliqua qu'il venait de s'en apercevoir.

Le deuxième numéro était plus complet : une gamine de quatorze ans tournait sur elle-même en poussant de temps en temps des petits cris gutturaux.

Buffet, ravi de comprendre tout de suite, jeta d'un air entendu que cette imitation de l'ours qui a faim était parfaite.

Vingt regards de mépris lui répondirent. J'en avais des sueurs froides.

La dernière femme se leva, la flûte et le tambourin se mirent en branle, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Un silence religieux régnait dans la salle. Le corps de la femme se mit à bouger imperceptiblement tout d'abord, puis s'anima au fur et à mesure que la musique augmentait d'intensité. Son ventre avançait, tournait, reculait, descendait, remontait, s'arrêtait, repartait comme un accordéon chromatique.

La salle exultait, ses yeux roulaient, alors que Buffet, levé, vexé, outré, m'entraînait vers la sortie, en grommelant qu'il n'aimait pas beaucoup qu'on se paie sa tête.

Le soir, après avoir vainement tenté de sortir du dédale des petites rues, Buffet se décida à s'adresser à un légionnaire qui voulut bien nous raccompagner jusqu'au centre de la ville.

En nous quittant, il nous proposa aimablement de nous montrer, le lendemain, la manifestation la plus typique de Sidi-Bel-Abbès.

— Et quoi donc ? fit Buffet.

— La danse du ventre !

Ton fils affectionné : Justin.

P.c.c. Claude Marti.